

#2. LONG DISTANCE COMMUNICATION

SUR UNE PROPOSITION DE MATHIEU ARBEZ HERMOSO & YELLOW BIRD

30.01 | 28.02.2016



LENA AMUAT & ZOË MEYER
SYLVAIN BOURGET
JULIE FISCHER
FRANÇOIS MAURIN
DANIEL OTERO TORRES
FÉLIX PINQUIER
JOSUÉ Z. RAUSCHER

#2. LONG DISTANCE COMMUNICATION

“ J’aimerais nous réunir autour d’une idée qui m’est chère et qui peut être approchée par les notions de non-lisibilité et d’incidence, ce faux-pas absolument nécessaire à la traduction. J’écris traducteur comme auteur-traducteur. C’est une position que je trouve intéressante pour ce qu’elle ouvre, à nouveau, dans un rapport entre faire de l’art et produire du savoir. Je développe un peu tout ça dans une ébauche de textes en pièce-jointe. Le premier texte introduit, le second prolonge un peu.”¹

—

“The Greek males thought geometry was the thing. Dr Zamenhof thought Esperanto was the thing. Jesus-Christ thought the dialectical loaf of bread was the thing. And geometry produced bazookas. And polyglotism produced more quarrels. And love produced hatred. And none of these great things has proved to be more (what is the right word) efficacious (?) than what I, in my female way would like to call ‘good manners’.”³

—

Faisant suite à #1. *Poros*, #2. *Long distance communication* s’inscrit dans un cycle de rendez-vous collectifs annuels qui dévoilent, à travers le prisme d’un artiste de la galerie, les liens et les écarts entre les pratiques de chacun et révèlent ainsi l’identité du lieu d’un point de vue subjectif et fragmentaire.

Ici, la proposition est enrichie de la participation d’un projet éditorial, curatorial et transdisciplinaire, le *Yellow Bird* ², porté par Mathieu Arbez Hermoso. Il s’agit d’y interroger les stratégies de prises de parole au sein des formes d’exposition de l’art et d’en penser les possibilités de traduction. Ne pas y élucider, une chose ou une autre de l’ensemble qui nous intéresse afin d’en produire la restitution. Non plus tenter de comprendre à partir de la lecture, mais tenter de comprendre la lecture à partir de la situation. En d’autres termes, il s’agit de faire de cette situation non pas l’objet, mais l’instrument d’une élucidation.

¹ Mathieu Arbez Hermoso, Correspondance, 15 octobre 2015

² www.yellowbird.pygsgs.net

³ CALCULUS FOR ‘EXTENDED CAPTION’ (DDG) - Stefan Themerson”

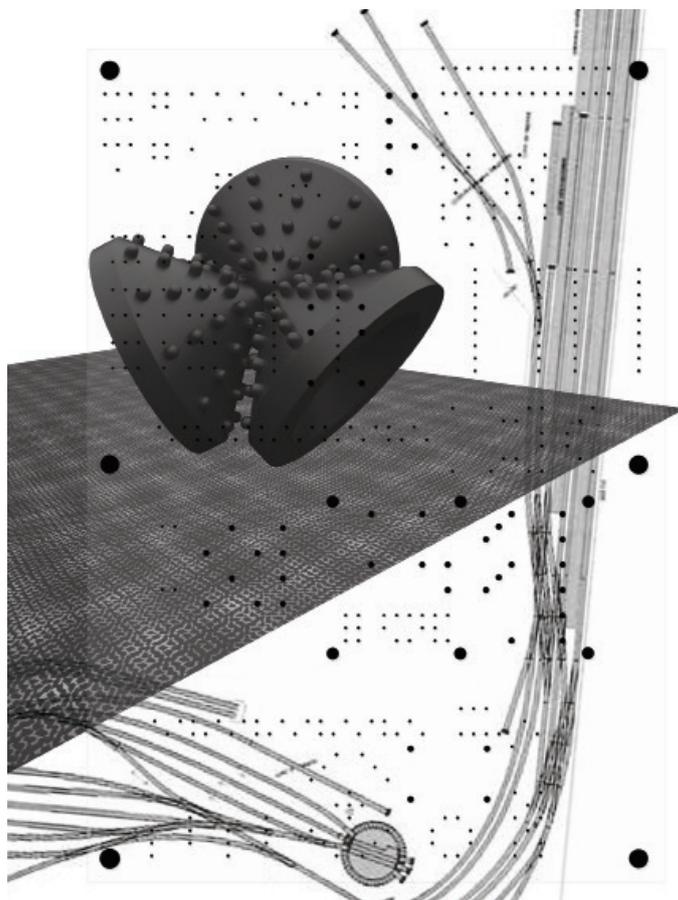


MATHIEU ARBEZ HERMOSO

FROM PANA, ILLINOIS, UNITED STATES
2015

EDITION SONORE EN COLLABORATION AVEC MAXIME BONDU

COURTESY DES ARTISTES ET DE YELLOW BIRD



FÉLIX PINQUIER

CROQUIS NUMÉRIQUE
2016

COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE MARINE VEILLEUX

#2. LONG DISTANCE COMMUNICATION

(traduction d'une langue en une autre)

Dans un cours donné en 1978, au collège de France, Roland Barthes appelle neutre ce qui déjoue le paradigme. En voici l'argument : le paradigme est un binarisme implacable – on est soit ceci, soit cela, soit ici, soit là – qui peut être déjoué, compliqué ou annulé, par l'introduction d'un troisième terme. Quoique dit neutre, celui-ci opère comme vecteur d'intensification vive. Le neutre n'y est pas l'absence de. D'un point de vue classique, une chose ne saurait être conçue autrement qu'en des termes qui s'opposent et se travaillent ainsi. Elle est, exclusivement, ceci ou cela, ici ou là. Aucune connaissance ne nous porte, du moins jusqu'au début de l'ère atomique, à penser d'une autre façon. L'informatique actuelle est construite en analogie à un tel binarisme. Du fait des propriétés physiques liées au traitement du courant électrique par les transistors de nos systèmes électroniques, un bit est soit positif, soit négatif. Le courant ou bien passe, ou bien ne passe pas. Les processus qui font apparaître aujourd'hui nos sons et nos images, qui assistent dans leurs besoins d'analyse, d'ordonnancement et de prédiction, les mondes de l'économie du divertissement et de la recherche, traitent soit des 0, soit des 1, qui sont vus comme un flux de données à gérer dans un souci d'efficacité et d'éviction des erreurs. En 2009, la société D-Wave présente un prototype d'ordinateur qui ne repose pas sur ces propriétés mais sur deux particularités de l'infiniment petit : d'une part l'intrication quantique et, d'autre part, la superposition d'états.

La première désigne une dépendance entre les propriétés physiques de deux systèmes, séparés par une grande distance spatiale ou non : si l'un change d'état, l'autre en change aussi, simultanément. La seconde désigne la possibilité pour un état de posséder plusieurs valeurs pour une même qualité. Une chose peut-être ceci et cela, ici et là. Un état peut être soit 0, soit 1, soit 0 et 1, c'est-à-dire ni l'un ni l'autre de ces deux termes. L'absence d'analogie à une expérience vécue empêche l'imaginaire de conquérir précisément la possibilité d'être simultanément et de façon parfaitement cohérente, en deux états exclusifs autrement. Dans une telle perspective, les positions ne s'opposent pas, elles se superposent et forment, dans la lecture, non plus un discours mais une sorte de scintillance discontinue. Une opération de suspension où il ne s'agit pas de conclure mais de montage et de mobilité.

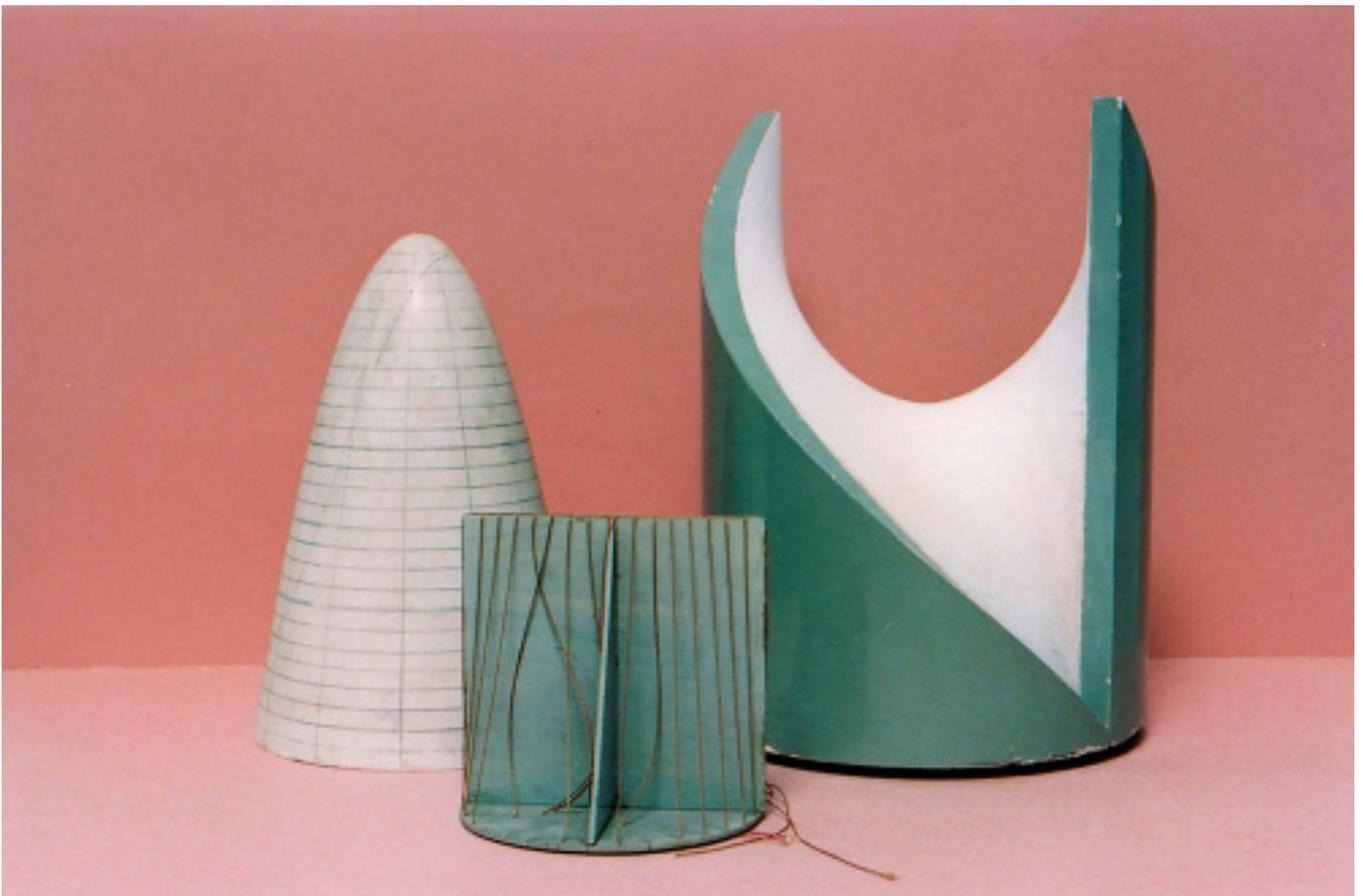
Je me souviens d'un moment particulier de cette histoire ; nous étions autour d'une table, c'était au Centre d'Art Contemporain du parc saint Léger, à Nevers, Grégory Castéra, était à ma gauche. Je ne sais plus s'il était assis là dès le départ ou s'il est venu après un moment, pour une raison ou pour une autre. Dans mon souvenir, nous parlions de langage et de situations. Lui me soutenait que celles-ci précèdent, toujours, le langage, qu'il s'agisse, ou non, déjà, de discours, et moi, qui n'avait jamais vu l'intérêt de donner ce sens à la question, je pensais à l'énigme un peu idiote de l'oeuf et de la poule, mais j'avais tort et, je le crois, lui aussi.

L'intérêt n'est évidemment, ici comme ailleurs, jamais dans une réponse que l'on arrête, d'une façon ou d'une autre, mais dans les postures qu'elle ouvre et qui, comme autant de régimes de vérités, comme autant d'idées, dont les découpages et les regroupements, jamais donnés, toujours à l'oeuvre, propagent leurs principes de cohérence à des unités, des individus, des oeuvres, des notions, des théories depuis lesquelles il faudrait s'entendre sur ce qui tient du langage et sur ce qui tient de la situation, sur ce qui tient de la langue et sur ce qui tient de la chose, sur ce qui tient du verbe et sur ce qui lui échappe, sur ce qui tient du discours, sur ce qu'il organise, sur ce qu'il produit, norme et perpétue. Il faudrait pouvoir dire un peu d'histoire, tenter d'y discerner les rapports de pouvoir et d'autorité qui s'y déploient, les agencements qui peuvent s'y engager, les méthodologies et les distances qui peuvent y opérer, les spécificités des problèmes et les difficultés qu'elles soulèvent, tenter un rapport aux choses et aux savoirs qui, peut-être, n'en répèterait pas les sujétions.

Ici, *Long Distance Communication*, sous-titré *Traduction d'une langue en une autre*, se superpose à l'ouvrage éponyme édité par Sébastien Pluot et Yann Sérandour aux Presses du réel en 2014 pour exister comme proposition à participer à la recherche menée par Mathieu Arbez Hermoso au Yellow Bird dans le cadre de la programmation de la Galerie Marine Veilleux.

L'idée était la suivante : il s'agissait de superposer, de multiplier, de diviser les instances *even the event is foresees and foretells*¹, en introduisant, entre l'énoncé et son adresse, entre le faire et l'apparaître, la possibilité d'un faux pas, d'un *Enstellung*, cette déformation ou torsion qui a lieu lorsqu'on lit l'autre intensément. Lorsque le fait d'essayer d'honorer le travail de l'autre - comme dans le cas de la traduction - oblige à d'inévitables trahisons qui, par conventions, se confondent avec le produit de la traductibilité, de la lisibilité et de la transparence alors qu'il s'agit, toujours, de faire avec, c'est à dire d'aléatoire, de non lisibilité et d'indétermination.

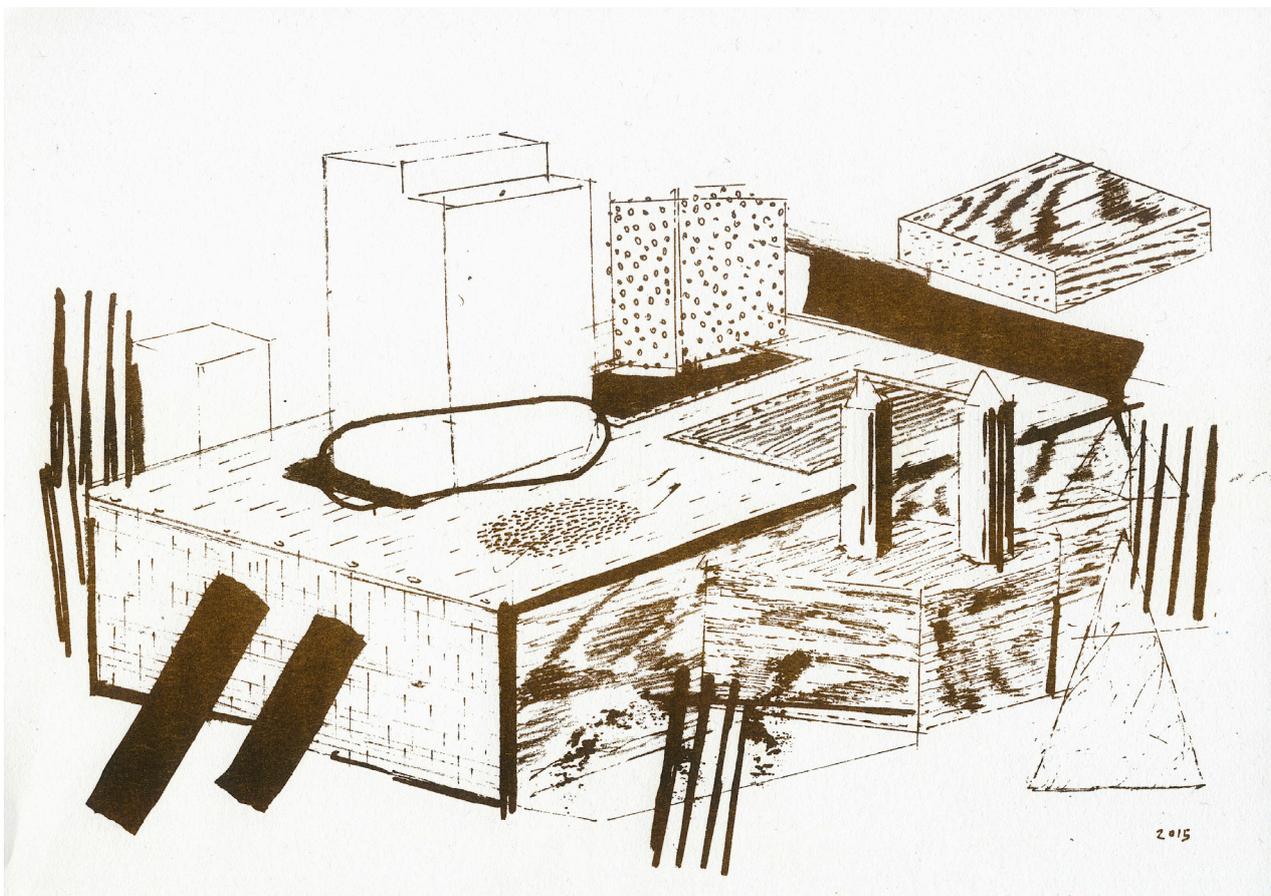
¹ Le Yellow Bird est un projet éditorial, curatorial et transdisciplinaire dont le programme ne dit rien, il n'annonce ou n'énonce rien, il ne se présente même pas comme un programme. On ne peut même pas dire qu'il « fait » programme au sens de l'apparence, de l'apparaître, mais sans en avoir l'air il fait programme. Alors que l'on dit, c'est moi et uniquement moi qui puis recevoir le message, non qu'il me soit réservé, au contraire, mais je reçois comme un présent la chance à laquelle il se livre. Il échoit, il faut choisir qu'il choisisse au hasard, vouloir croiser son trajet, sa trajectoire ou son transfert. C'était moi. Par une décision douce et terrible. L'unique destinataire et tout recommence entre nous. À partir de rien, à la fin de rien, d'aucune histoire, le message ne disant pas un mot qui tienne. Disant, ou après coup, prédisant « moi », il ne faut pas se faire d'illusion sur la divisibilité de l'adresse, ne pas l'arraisonner, la laisser flotter. Recevoir la division, la rassembler sans la réduire, sans lui faire mal. La laisser vivre pour que tout commence. L'adresse n'est pas une fiction. Un anachronisme nous décale, il ne ressemble à aucun autre.



LENA AMUAT & ZOË MEYER

MATHEMATISCHES MODELL Nr.28
2016

COURTESY DES ARTISTES ET DE LA GALERIE MARINE VEILLEUX



JOSUÉ Z. RAUSCHER

BOÎTE À FORMES
2015

COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE MARINE VEILLEUX

#2. LONG DISTANCE COMMUNICATION

Chère Elodie (1)

nous nous sommes parlé, un peu, au téléphone aujourd'hui. Je venais de lire quelque chose à propos de la télépathie et de la traduction et de l'absence d'adresse. Comme un destinataire qui choisit d'être choisi. Alexandre Graham Bell a inventé le téléphone dans l'espoir de communiquer avec son frère disparu alors que Watson, son assistant, avait l'impression de perdre ses dons de médium, tu le savais ? J'essaie de reprendre ça, de le voler, de le maltraiter mais aussi de le reprendre comme on peut traduire, avec l'impossibilité anxieuse de respecter l'original, c'est-à-dire d'être entièrement fidèle à la langue et au propos de l'auteur. C'est une altération, le refaire. Mais c'est aussi un endettement. La situation de l'original est une situation de demande, d'un manque, d'un exil et l'original est a priori endetté à l'égard de la traduction. Sa survie est une demande de traduction, un désir de traduction, un peu comme Babel demande : *traduisez-moi*. C'est paradoxal parce que ce que j'essaie de refaire est quelque chose à propos de traduire. De trahir. Cet *Einstellung* nécessaire, cette déformation, cette torsion qui a lieu lorsqu'on lit l'autre intensément et qui oblige parfois à d'inévitables trahisons et *Howlwege*, faux pas d'une certaine manière. C'est tout autre chose que le transfert d'un message. Son contenu et sa fin ne lui précèdent plus. Il y a une absence d'adresse. Quelque chose du faire ensemble et de cette absence. Il faut engager sa vie sur son programme. Sur cette ouverture, sur ce divisible. Le programme ne dit rien, il n'annonce ou n'énonce rien, il ne se présente même pas comme un programme. On ne peut même pas dire qu'il « fait » programme au sens de l'apparence, de l'apparaître, mais sans en avoir l'air il fait programme. Alors que l'on dit, c'est moi et uniquement moi qui puis recevoir le message, non qu'il me soit réservé, au contraire, mais je reçois comme un présent la chance à laquelle il se livre. Il échoit, il faut choisir qu'il choisisse au hasard, vouloir croiser son trajet, sa trajectoire ou son transfert. C'était moi. Par une décision douce et terrible. L'unique destinataire et tout recommence entre nous. À partir de rien, à la fin de rien, d'aucune histoire, le message ne disant pas un mot qui tienne. Disant, ou après coup, prédisant « moi », il ne faut pas se faire d'illusion sur la divisibilité de l'adresse, ne pas l'arraisonner, la laisser flotter. Recevoir la division, la rassembler sans la réduire, sans lui faire mal. La laisser vivre pour que tout commence. L'adresse n'est pas une fiction. Un anachronisme nous décale, il ne ressemble à aucun autre.

Sébastien Pluot écrit à partir de Mel Bochner et Jacques Derrida, une dialectique articulée entre la possibilité et l'impossibilité de traduire une pensée par une œuvre mais il ne s'autorise pas, il ne la refuse peut-être pas mais il la laisse là silencieuse dans ses mots, la question inverse. Elle qui pourrait pourtant déployer tout son sens dans la question de la télépathie et de la technologie ; celle de la possibilité ou de l'impossibilité de traduire une œuvre en pensée. J'allais écrire corps. Je n'y vois plus très clair, je cale un peu. Voici, je m'exerce : *even the event is foresees and foretells*. Supposons un message, sans destinataire, sans adresse déterminable. Si nous parvenons à le faire apparaître, à l'exposer à ? Or, voici que quelqu'un répond, s'adressant d'abord à l'émetteur, présumé, du message qui est supposé se confondre, par convention, avec l'auteur réel, ici avec « moi » dont il est censé être la créature. C'est un trajet possible. Il y en aurait d'autres.

C'est l'éternel travail de traduction qui maintient l'autre dans la non-lisibilité, dans la non transparence, dans l'ambiguïté qui épuise et donne. Il y a don, *Gabe*, dans *Aufgabe*, dans l'*Aufgabe* du traducteur, la tâche du traducteur chez Benjamin.

En Amérique, les républicains, les gens de droite, le genre Tea Party, les pervers, s'expriment toujours au nom d'une étrange clarté de sens, disant : « Je vais être très clair ! » C'est une phrase

très brutale. Bush disait : « Lisez sur mes lèvres ». Ceux que j'appellerai simplement la droite en ont constamment appelé à la clarté et à la lisibilité. Il est en même temps éthiquement et politiquement nécessaire de supposer que nous ne pouvons pas lire ou traduire facilement, ni savoir vraiment ce que l'on a entre les mains. C'est un bruit qui ne nous est pas encore parvenu. Dès l'instant où l'on croit avoir mis le doigt sur le sens, l'avoir saisi, c'est, comment dire ? Cet accès si tranché à une prétendue compréhension justifie souvent le fait de tuer. Revendiquer la compréhension d'une situation ou d'un lieu de turbulence permet d'intervenir de la manière la plus grave. Si l'autre demeure illisible ou intraduisible, la relation sera différente à chaque jonction de rencontre et de délibération. Nous pouvons flairer des tas de choses et faire des cours sur leurs histoires de nez. Il y a rupture, il y a une ample provision et une grande marge pour toutes sortes d'erreurs et de temps. Lorsque l'on croit savoir, ou que l'on pense avoir saisi une traduction, il y a une mort certaine. La guerre est transparence. La machine de guerre est transparence. On n' imagine que très mal une déclaration de guerre ambiguë. Un dirigeant ambivalent à propos d'une déclaration de guerre. Si l'ambivalence pouvait s'exprimer abondamment, ou si l'anxiété pouvait être nommée et affirmée et conservée, il n'y aurait pas de machine de guerre. Pas d'appel à la guerre.

Alors, bien sûr, il faudrait pouvoir dire un peu d'histoire, tenter d'y discerner les rapports de pouvoir et d'autorité qui s'y déploient, dans cette rencontre, les agencements qui peuvent s'y engager, les méthodologies et les distances qui peuvent y opérer, les spécificités des problèmes et les difficultés qu'elles soulèvent. Il faudrait tenter un rapport aux choses et aux savoirs pour, peut-être, ne pas en répéter les horreurs et les sujétions. Mais peut-on refuser un appel ? Est-il possible de ne pas accepter un appel ? C'est une relation téléphonique. Je pense aux couples qui se promènent et chacun est occupé à parler avec quelqu'un d'autre. Ils se tiennent la main et, avec l'autre main, ils parlent avec quelqu'un d'autre. Il faut essayer d'incalculer la distance. C'est particulièrement flagrant dans la fameuse interview du Spiegel. *Un jour le téléphone a sonné, j'ai pris l'appel*. C'était la SA, un membre haut placé des Sections d'assaut au bout de la ligne. Pourquoi Heidegger a-t-il accepté l'appel de l'action politique d'une manière plus radicale que quiconque ? Il s'est vautré dans la saleté, la boue, la merde du déroulement de l'Histoire et des développements politiques. Il s'est roulé dans la fange. Je m'é gare un peu mais pas tant que ça, si tu veux bien. Par exemple, quand Dieu a appelé Abraham : pourquoi a-t-il fallu que Dieu prononce le nom d'Abraham deux fois ? Est-ce parce que Dieu bégayait, comme Moïse ? Est-ce parce que cela n'avait pas marché la première fois ? Y a-t-il deux Abraham différents ? Ou Dieu a-t-il prononcé deux noms différents ? Ou bien, pour qu'il y ait une destination, il faut se diviser et être dit deux fois ? Pourquoi Abraham a-t-il répondu à cet appel psychotique de renoncer à son fils et de le tuer, le rappelant à l'ordre de n'aimer que le seul et l'unique, le seul, si seul Dieu ? Je suis qui je suis est un moment métaphysique a priori cohérent qui, en fait, se fissure et se divise. Il est nécessaire de traquer l'indétermination, même dans les énoncés et les actions les plus solides, les plus apparemment transparents.

Mathieu Arbez Hermoso

1 D'après Télépathie, Jacques Derrida et Entretien, un échange entre Avital Ronell, Dean Inkster et Sébastien Pluot. Long distance Communication, Ed les Presses du réel, 2014

----- À l'attention d'Élodie Merland, Octobre 2015



JULIE FISCHER

KAYENTA, ARIZONA
2016

COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE MARINE VEILLEUX